

L'Imparfait des Corbières

Félix ERMOIRE

Félix ERMOIRE

L'Imparfait des
Corbières

© Félix ERMOIRE, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2830-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Le Paradis des Mamans : publié chez Librinova en janvier 2021.

Le Mourre Silencio : publié chez Librinova en décembre 2021

« « Ce monde en lui-même n'est pas raisonnable c'est tout ce que l'on peut en dire. Mais ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme. » » Albert CAMUS

Prologue

Je passais des nuits blanches dès qu'un événement heureux ou malheureux était susceptible de bouleverser mon existence. J'avais peur de ces nuits interminables et je voulais fuir le plus vite possible vers l'aurore. Les perceptions obscures et insensibles qui sommeillaient en moi, paradoxalement se réveillaient la nuit. Le changement d'environnement m'angoissait. J'éprouvais une réelle aversion pour les propos définitifs, les « oui » tranchants et les « non » sans recours. Ce huit octobre 1999, tous les paramètres étaient réunis pour provoquer une anxiété tenace, chez moi, liée à la crainte de ne pas être à la hauteur.

Je manquais, depuis toujours, de confiance en moi. Levé très tôt, j'avais jeté un œil par le velux de la chambre de bonne, située au dernier étage, que j'occupais depuis quelques jours dans cet immeuble haussmannien, sis rue de Verneuil dans le 6^e arrondissement de Paris. Le temps gris et une pluie fine intermittente donnaient le ton. Sans transition l'hiver semblait s'être déjà installé. Je regrettais déjà les automnes lumineux de l'Occitanie de mon enfance.

Je ne disposais pas d'un éventail de vêtements important, je choisis un jeans et un blouson, pas très seyant, mais imperméable. Je descendis les escaliers quatre à quatre. Je rasai les murs pour éviter les bourrasques de pluie. Le ciel s'était répandu et la pluie s'était mise à tomber en cascade. Je courrai presque. Une dizaine de minutes après j'avais atteint mon objectif : 14 rue Bonaparte. Je devais être le premier. Le portail était encore fermé. Je m'installai à un bar situé à proximité et commandai un café.

Je surveillais, depuis une demi-heure, les allées et venues proches de ma destination. Un petit attroupement commençait à se former et tout à coup le grand portail s'ouvrit comme par enchantement. Je réglai mon café et me précipitai à l'extérieur. Je m'engouffrai, non sans appréhension, sous ce porche majestueux et me retrouvai dans une immense cour intérieure. Je franchis les quelques marches d'escalier qui me conduisirent dans un hall d'entrée où attendaient d'autres jeunes gens de ma génération.

Pendant le quart d'heure qui suivit, le hall s'était considérablement rempli, nous étions une bonne cinquantaine, me semblait-il, à patienter. Puis tout se passa très vite. Trois personnes arrivèrent par une porte dérobée. Celle qui

semblait être la responsable, s'adressa à nous en ces termes :

— Bienvenue à l'école des Beaux-Arts de Paris, je suis la directrice et deux enseignants m'accompagnent pour répondre à vos questions.

J'écoutai attentivement les différents échanges et fus agréablement surpris que des questions que je n'avais pas formulées par crainte d'être ridicule, fussent posées, sans aucun complexe, par des étudiantes ou étudiants présents. De nombreuses interrogations concernaient les cycles d'étude. Avec concision et précision, la directrice répondit d'un ton bienveillant :

— Le Diplôme National d'Art (DNA) s'obtient en trois ans et correspond à une Licence d'Université, nous expliqua-t-elle. La première année est commune et généraliste. En fonction des projets, art, communication ou design, le cursus des deuxièmes et troisièmes années, alterne entre cours, ateliers, journée de production avec un artiste ou designer. Si vous souhaitez poursuivre vos études au-delà, vous pourrez accéder au Diplôme National Supérieur d'expression plastique sous réserve de franchir une sélection sévère. La durée des cours est de deux ans, les étudiants développent leur projet artistique et préparent un mémoire de fin d'études qu'ils devront soutenir devant un jury.

— Vous l'aurez compris, ajouta-t-elle, les quatrièmes et cinquièmes années correspondent à un master d'Université. Enfin pour les plus déterminés, il existe un diplôme de troisième cycle. Il s'agit le plus souvent de doctorats codirigés avec des universités partenaires ou de titres spécifiques à la recherche en création, financés par le ministère de la Culture.

Au fil du temps, les questions s'épuisèrent. La directrice nous proposa de visiter ce magnifique bâtiment d'architecture du XIX^e siècle.

— Vous êtes quatre-vingt-deux, nous précisa-t-elle. Pour faciliter la visite je vais vous appeler par ordre alphabétique afin de constituer quatre groupes, le dernier groupe sera piloté par ma secrétaire.

J'entendis mon nom : « Vincent Lenglet » puis dans le brouhaha je crus deviner un nom connu : « Rémi de Maurand ». Une grande claque dans le dos me confirma que, malheureusement, je n'avais pas tort.

— Mais c'est « vingt pour cent », enchaîna-t-il. Tu as fait une erreur ce n'est pas le jour des visites du public aujourd'hui. L'école des beaux-arts n'est pas faite pour des gens comme toi aux mœurs agrestes. Ta rusticité et ta laideur n'ont

d'égales que ton absence de culture. Ne mets pas tes sales pieds de malappris dans cette institution qui a vu défiler autant de grands hommes. Retourne dans ta campagne avant de regretter d'avoir voulu changer de milieu.

Je ne répondis pas à la provocation mais je me vis revivre une situation similaire dans les années passées. Ce surnom ridicule dont il m'avait affublé, résumait à lui seul sa cruauté. Le jeu de mots était grossier : transformer Vincent en « Vingt pour Cent » ne méritait pas un César. Par contre, sa traduction était terrible : j'étais un sous-homme. Mes capacités physiques et intellectuelles étaient limitées à vingt pour cent des qualités de la race humaine. Je dépendais, en permanence, des caprices de cet ignoble individu. J'avais perdu les moyens d'exprimer concrètement ma propre subjectivité qui ne devenait plus qu'un phénomène secondaire. Il m'avait transformé en objet et je sentais m'échapper toutes les situations dans ce monde profondément anxiogène. Je savais, pourtant, que la liberté il fallait la prendre et non attendre que l'on me la donnât. Son cerveau reptilien n'avait de cesse que d'inventer de nouvelles brimades. Il profitait des fallacieux privilèges qu'impliquaient son attitude agressive et son appartenance à une caste de grands propriétaires fonciers, pour asseoir sa domination. Sa noblesse, selon lui, relevait de qualités singulières bien supérieures à celles de ses inféodés. Indestructible comme un tartigrade, son indécence lui était consubstantielle. Sa fatuité et sa suffisance avaient un côté naturel qu'il utilisait sans restriction à mes dépens. Sa passion morbide, à vouloir me détruire, me semblait entretenue par une pathologie inconnue du monde médical. Il existait chez lui une sorte de propension au vice avec gourmandise. Il louvoyait à travers la facticité d'un monde qui n'obéissait qu'à ses propres règles. Il mettait son impitoyable volonté de lucidité qui le caractérisait aux services d'objectifs d'un cynisme incomparable et insurpassable. La période de la conscience malheureuse n'avait pas de prise sur lui et sa terrible hypocrisie était devenue sa vraie nature.

En revanche, je n'étais pas à l'abri des morsures de ma vie intérieure. L'ombre d'un passé récent, toujours à vif, étendait son manteau noir sur le présent. Mon animadversion à son égard était sans limite et à la hauteur des souffrances physiques et surtout psychologiques endurées. Il jouissait de me rendre malheureux. Sa vie était nourrie par l'orgueil et par une dilatation ignoble de l'amour de soi. Il n'y avait plus, pour lui, de différence entre le noble et l'abject. Son pouvoir maléfique et son comportement sans morale constituaient une franche et nette contradiction avec le « *consolament cathare* » dont il se

réclamait. De « bonnes âmes » médisantes ne manquaient pas pour relayer ses propos calomnieux. Une haine vivace s'était incorporée à ma raison d'être. Je baignais depuis ma première rencontre avec cet individu, dans le monde du ressentiment. De ma jeunesse sacrifiée était née une rancune que je pensais éternelle. Je croyais, cependant, avoir définitivement tourné la page de mon enfance et de mon adolescence, période propice : aux sarcasmes, à la méchanceté, aux humiliations et aux harcèlements permanents de Rémi de Maurand. J'avais entrevu, le clair-obscur de l'espoir, luire dans l'ombre comme un rai de lumière. L'utopie n'était-elle pas déjà et d'avance un paradis presque perdu ? J'avais espéré pouvoir vivre comme tout un chacun. J'ignorai à ce moment précis combien je me trompai.

Chapitre 1

Les jeunes années tourmentées

Qu'elle était la nature de mes relations avec Rémi de Maurand ? Pourquoi j'exécrais cet individu ? Comment en étais-je arrivé à faire un véritable complexe d'infériorité ? Ma rancune manquait-elle de conviction ? La poussière des détails cachait-elle, peut-être, la réalité de ma personnalité ? Des souterrains de ma proche enfance remontaient des souvenirs que j'aurais aimé effacer de ma mémoire. Un bref retour sur l'histoire de mes jeunes années permettra de comprendre mon hostilité à l'égard d'un élève, puis d'un adolescent, issu d'une famille aisée du village où je vivais.

Nous habitons dans un modeste pavillon de chasse, appartenant à la famille de Maurand, situé à l'orée de la petite commune de Maisonneuve - Les-Corbières. Mon père était ouvrier agricole chez les de Maurand qui possédaient un vignoble important mais dont la superficie s'amenuisait d'année en année. La famille de Maurand, pour maintenir, son train de vie vendait au fil des ans, les parcelles de vigne devenues constructibles. Mon père m'expliquait qu'à son arrivée au domaine il y avait dix ouvriers agricoles à temps plein toute l'année. Aujourd'hui il ne restait plus que lui. La mécanisation du travail dans les vignes avait, certes, eu des répercussions sur l'emploi mais pas à ce point.

— Il faut dire que le vieux Jean-Charles de Maurand, me disait mon père que j'ai connu à mon arrivée était un battant. En revanche, son fils Philippe de Maurand, le propriétaire actuel n'a ni le charisme ni l'ambition de son père. Hormis les amours ancillaires il ne reste presque rien de la tradition de la famille de Maurand. Par ailleurs, mon père avait constaté que le domaine périclitait lentement depuis la mort de leur fille qui n'avait jamais vraiment été élucidée.

Mon père avait dix ans de plus que ma mère. Il l'avait rencontrée chez les de Maurand chez qui elle faisait le ménage. Elle avait tout juste vingt ans et mon père qui connaissait les us et coutumes des nobles et bourgeois locaux, lui avait proposé de l'épouser pour la protéger. Ce mariage de raison devint avec les années un mariage de cœur. J'étais le petit dernier de la famille, né le trente et un mai 1981, mon grand frère avait onze ans de plus que moi. Ma mère faisait